

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal
de 8 heures du matin à 6 heures du soir

Rédaction et Administration

URUGUAY 26

(Imprimerie Latine)

UNION FRANÇAISE

PETIT

JOURNAL DU MATIN

Année IV Num. 10 91-971

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Vendredi 21 Décembre 1894

ABONNEMENTS

MONTEVIDEO	CAMPAGNE
Un mois..... \$ 1.00 or 1.20 or	
Trois..... \$ 3.00 or 3.50	
Six..... \$ 5.50 or 7.00	
Un an..... \$ 10.00 or 13.50	
Numéro du jour..... \$ 0.08	
ancien..... \$ 0.10	

Les abonnements partent des 1er au 15 de chaque mois

Un verdict attendu

Le journa ne finira pas sans doute avant que le télégraphe ne nous ait fait connaître le verdict du Conseil de Guerre dans la douloureuse affaire du capitaine Dreyfus.

Exempt de tout préjugé et de tout parti-pris nous souhaitons sincèrement que ce malheureux ait pu prouver son innocence.

Par malheur, si grandes, si accablantes sont les charges relevées contre lui, si nous en croyons les révélations que la presse parisienne a cru pouvoir garantir, que nous ne l'espérons guère.

Bien que le Conseil de Guerre, pour des raisons trop faciles à comprendre, ait cru devoir décréter le huis clos, nous tenons pour certain qu'innocent ou coupable le capitaine Dreyfus sera jugé avec la plus complète impartialité. S'il est acquitté il pourra reparaitre le front haut parmi ses camarades, pas une main ne s'élèvera de la sienne; s'il est condamné, pas une voix ne s'élèvera pour l'absoudre.

De toutes façons justice sera faite.

Jusqu'au dernier moment les opinions seront restées partagées au sujet de l'inculpé. Pendant que les uns ne voient en lui qu'un monstre abominable, un effroyable gredin qui a tramé longuement au profit de la synagogue et de l'Allemagne la plus odieuse perfidie, par haine de la Russie et de la France, d'autres ne voient en lui qu'une victime de la fatalité et d'un effroyable concours d'apparences mensongères.

Les mêmes contradictions existent sur sa conduite privée. Pendant que ses amis le proclament un modèle de toutes les vertus domestiques, fils respectueux, époux fidèle, père dévoué, ses détracteurs au contraire nous le représentent comme un coureur d'alcools et un pilier de tripots, à bout d'expédients.

Si Dreyfus est innocent, quel remords pour ceux qui l'ont accusé à la légère et qui ont jeté sur ses épaulettes la boue infamante d'une imagination trahison!

S'il est coupable, il n'est pas de châtiment trop rigoureux pour ce misérable.

Thémis qui est assez grande dame, a-t-on dit, pour pouvoir se montrer clément; de temps en temps, à l'égard d'un malfaiteur vulgaire, serait tenue de se montrer implacable envers un scélérat de cette envergure. Les juges ne failliront pas à leur mission; si éloquentes que soient les paroles du défenseur et les larmes d'une mère et d'une épouse de tous respectées.

Si justice n'était pas faite, il semble qu'un cri de réprobation et de colère sortirait de toutes ces tombes où dorment de l'éternel sommeil les ploupioups fusillés, pour des actes d'indiscipline les petits ploupioups qui n'aimaient pas assez leurs sergents, mais qui adoraient du moins leur patrie.

Il n'est point rare, en effet, que les Conseils de Guerre, en leurs sessions périodiques, ne soient amenés à condamner à mort, dans l'intérêt supérieur de la discipline, un pauvre diable qui a oublié, dans un moment d'ivresse, les regards que mérite un brigadier brutal ou un sergent gougenard.

C'est le sort même de la patrie qui exige de telles rigueurs.

Soit! Mais n'est-il pas indispensable à notre sécurité que ceux qui disparaissent de cette terre dont la lourde main s'abat sur un jour en soufflet sur une face de caporal, il ne l'est pas moins qu'on débarrasse tout jamais le pays et l'armée de ceux qui, moins vifs mais plus pratiques, seraient convaincus d'avoir livré ou tenté de livrer à l'étranger, contre bonnes espèces sonnantes et trébuchantes, les plans de mobilisation dont le secret a pu être confié à leur honneur de soldat.

Il y a quelques années, rappelle un de nos confrères de France, un misérable adjudant, Chatelet, comparait devant un Conseil de guerre, dans le Midi, sous l'inculpation de haute trahison, et ses juges qui, retenus par le poids de la loi, ne pouvaient lui imposer une peine plus forte, le condamnaient à la déportation dans une enceinte fortifiée. Un article du *Figaro*, que nous avons reproduit récemment, nous a appris qu'il s'y trouve encore et s'y fait remarquer par son cynisme et son arrogance.

Les mêmes juges, le même jour, appelés à se prononcer pour un cas d'insubordination suivi de vol de fait, ne font-ils pas d'une simple bousculade, eussent-ils été obligés de prononcer une condamnation à mort.

La mort au petit ploupiou dont la main fut légère et prompt, ainsi le veut le salut de la patrie! Mais le misérable qui le trahit, qui la vend, qui la jette en pâture pour trente deniers à l'avenir qui la guette, ne perd pas le droit de terminer ses jours dans une paix relative, nourri et entretenu par l'Etat dans l'enceinte d'une ville fortifiée.

Je sais bien qu'il y a l'exécution des honnêtes gens et des camarades dont il faut tenir compte, mais une âme de traître est-elle bien sensible à des considérations de celordre.

Il faudra bien quelque jour modifier la loi pour en rendre plus équitable la justice distributive.

Coupable, le capitaine Dreyfus ne paraît jamais assez châtié, et ceux-là mêmes qui encourageaient sa trahison, qui accompagnaient

ses révélations et mirent à profit sa basse perfidie, penseront comme la France, par lui follement livrée en ses secrets de défense nationale, qu'il mérite autre chose qu'une anodine relégation.

Mais Dreyfus est-il coupable?

Encore une fois, sans oser l'espérer, nous voulons souhaiter pour lui, pour son uniforme, pour l'héroïque province dont il est issu, pour le drapeau sous lequel il s'est abrité, pour les écoles qu'il a fréquentées, pour les mains qu'il a étreintes dans les siennes, pour sa famille et pour son culte, pour nous-mêmes, pour le bon renom de notre France aimée, qu'il soit reconnu innocent et qu'il reste acquis que de tels monstres et de tels crimes sont impossibles dans les rangs de notre armée.

Essais définitifs des Mauser Dreyfus

RÉFORMÉS. À PARIS, PAR LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARMES PORTATIVES.

Il arrive quelquefois, (trop rarement, hélas!) que les travaux faits par des tiers pour le compte du gouvernement sont à l'avantage de celui-ci.

La proposition faite au gouvernement antérieur par M. Darche, de tirer parti des *Cachettes Amburges* comme on les appelle, et d'en faire des armes de premier ordre, est une espèce de miracle dans le genre.

Nous saisissons avec empressement (vu les résultats des expériences qui viennent d'avoir lieu) l'occasion de faire ressortir qu'on n'a jamais tant de s'adresser à l'industrie Française, surtout quand il y a de sérieuses difficultés à vaincre, et qu'il faut à son rapporteur aveuglément d'avance à la bonne foi et à l'ingéniosité du proposant, comme il est arrivé dans le cas qui nous occupe.

Ce qui est clair comme bon jour, palpable et indiscutable, c'est que le *Mauser Dreyfus* ne valait absolument rien, et que le *Mauser Dreyfus*, est la meilleure arme portative de l'Amérique du Sud. Mais le plus étonnant en cette affaire, c'est que ce fusil inattendu ne coûtait au gouvernement Uruguayien que la moitié du prix d'un fusil moderne fabriqué par toute autre maison industrielle, et cela tout en bénéficiant d'une notable supériorité balistique sur tous les fusils à répétition actuels, exception faite du Daudet, auquel il est égal sauf le mécanisme de fermeture.

On n'a qu'à ouvrir à la première page les Nos des 14 et 21 octobre dernier de *El Ejército Uruguayo* pour se convaincre que le fusil Daudet a battu sur toute la ligne ses concurrents, Mauser, Manlicher, et autres, dans les essais officiels comparatifs faits en Belgique par la commission technique chilienne chargée de se prononcer sur le choix d'un fusil de petit calibre. Or le nouveau fusil Uruguayien n'a absolument rien à envier à ce fameux Daudet, par le fait qu'il utilise la même cartouche, le même calibre, les mêmes accessoires, et que, par conséquent, ses conditions balistiques sont identiques, c'est-à-dire égales à celles de son frère à répétition.

Il a même, de l'avis de tous les officiers qui ont pu l'apprécier, un avantage sur ce dernier, en ce qu'il concerne tout particulièrement l'armée de l'Uruguay, c'est celui d'être à un seul coup et par cela même plus simple et plus rustique.

Les seules craintes qui subsistaient, étaient relatives au calibre choisi (6 millimètres et demi) lequel a priori pouvait paraître trop réduit; mais ont disparu comme par enchantement.

Ceux qui ont vu lundi le travail de ces jolis petits linges de nickel, qui ont plutôt l'air d'objets d'art excessivement soignés que d'engins de destruction, ne sont plus tentés de leur donner le nom de balles humanitaires. Les trois chevaux qui ont été sacrifiés pour les expériences (on ne peut pas faire d'homme sans sacrifier des bêtes) sont tombés foudroyés à la première balle qui les a touchés, et chose incroyable, mais d'une affreuse réalité, une partie des intestins de l'un de ces pauvres animaux, avait pris par un trou énorme le chemin de sortie du joli petit fusil de 6 millimètres et demi. Ceux qui voudront continuer à appeler cet objet de l'abréviation des souffrances, et ne plus trop compter sur le caractère bénin des blessures faites par elle. Toutefois les probabilités sont pour une augmentation considérable du nombre des morts relativement à celui des blessés, et à ce point de vue, on pourra encore l'appeler *humanitaire*, si l'on considère que c'est un bienfait d'être allégué vivement et sans trop de douleur du fardeau de la vie. Heureusement, tous nos jeunes et vaillants soldats ne seront certainement pas de cet avis. La raison pour laquelle les blessures faites par ce projectile sont d'une extrême gravité, réside dans la très grande vitesse du passage de la balle à travers les tissus. La colonne de chair correspondant à la section de la balle est projetée latéralement avec une telle violence pour livrer passage à celle-ci, que la blessure n'est pour ainsi dire pas localisée et que la commotion produite dans les organes essentiels de l'existence en supprime les fonctions, alors même que le projectile ne fait que passer dans leur voisinage.

Il résulte de cette simple loi de l'inertie qu'étant animée d'une grande vitesse initiale, une balle de diamètre réduit peut produire une blessure beaucoup plus grande, que celle d'un projectile d'un diamètre double ou triple, animé d'une vitesse moindre.

L'effet produit sur les tissus osseux n'est pas moins à l'avantage de la balle de nickel. Au lieu d'une fracture plus ou moins compliquée, c'est une véritable pulvérisation qu'elle produit; sur 7 à 10 centimètres de longueur, l'os atteint et les tissus voisins sont en bouillie, de sorte que l'amputation est faite d'office par la balle elle-même.

Nous croyons devoir donner quelques renseignements numériques pour terminer cet exposé, ces chiffres serviront en même temps de rectifications à diverses erreurs qui se sont glissées dans la plupart des comptes-rendus publiés précédemment.

Prix d'achat du Mauser 1871.....	\$ 3.80
Prix de la transformation d'un fusil	\$ 7.65
Id de la carabine.....	\$ 6.30
Id resté au gouvernement un sabre bayonnette valant à peu près	\$ 2.00
D'où, prix de revient du fusil transformé.....	\$ 9.45
Id de la carabine.....	\$ 10.10

Calibre du fusil et de la carabine, 6 m/m 1/2. Poids de la balle, 10 grammes. Charge de poudre sans fumée, 2 gr. 35. Vitesse initiale du projectile: fusil, 730 mètres; carabine 710 mètres. Rapidité du tir, 19 coups par minute. Portée suivant graduation de la hausse, 2000 mètres. Zone dangereuse avant de lever la hausse, 700 id. Portée maxima, 3100 id. Pression du gaz sur la culasse: 3.000 kilog. par centimètre carré.

Si l'on force la charge de poudre pour arriver à une pression de 4.100 kilogs. par centimètre carré, on arrive à la vitesse initiale de 770 mètres par seconde.

Limite de résistance du fusil, 10.000 kilogs. par centimètre carré.

La conclusion forcée de ce qui précède, c'est que le gouvernement, malgré tout ce qu'on a pu dire et redire, possède pour moins de 10 millions un fusil meilleur au point de vue balistique et pratique, que tous les fusils à répétition des pays voisins. N'est-ce pas, comme nous le disions en commençant, une espèce de miracle?

Ce qu'est l'invention DE TURPIN

Ainsi qu'on l'a dit fort justement, l'invention de M. Turpin sera même et se résume à ceci: remplacer l'artillerie traditionnelle par des fusées de fort calibre, auxquelles on a communiqué par un violent mouvement de rotation.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on songe à employer les fusées d'artifice à la guerre. L'idée est probablement aussi vieille que la poudre à canon elle-même. Mais les difficultés d'application étaient si grandes, qu'on avait fini par y renoncer. Si, en effet, la fusée à la paroi d'une projection automatique, en ce sens qu'il est à lui-même son propre organe de lancement, c'est, en revanche, un projectile éminemment capricieux, dont il est malaisé de garantir la rectitude et la portée, et qui pousse parfois la fantaisie jusqu'à décrire en l'air les crochets les plus inattendus, sinon même jusqu'à revenir à la façon du boomerang australien, sur ceux qui l'ont mis en branle.

C'est en vain que pour pallier ou tourner cette difficulté, on avait imaginé les procédés les plus ingénieux. Les risques étaient encore trop nombreux et trop considérables pour que les fusées pussent continuer de faire partie de l'outillage courant des armées. Malgré les séduisants résultats qu'avait obtenus autrefois de leur emploi le général Congrève, qui avait réussi ainsi à lancer des obus de cent kilos, malgré que le maréchal Marmont fut allé jusqu'à déclarer que le jour où l'on apprendrait à discipliner les pièces d'artifice, il s'ensuivrait une révolution radicale dans l'art militaire et que la face du monde en pourrait être changée, l'usage des fusées de guerre n'apparaissait plus aux spécialistes les plus aventureux que comme une irréalisable utopie.

C'est alors que M. Turpin s'avisa de leur appliquer le principe sur lequel repose l'instrument de physique connu sous le nom de gyroscope.

M. Turpin prend une fusée, c'est-à-dire un obus fixé à un tube métallique appelé carroussel et contenant une charge de poudre fusante dont la déflagration lance le tout dans l'espace. Il fait ainsi l'économie d'un canon, puisque la substance explosive qui donne la propulsion fait corps avec le projectile lui-même, qu'il ne cesse d'activer en chemin tout le long de sa trajectoire, jusqu'à ce qu'elle soit complètement brûlée.

Pour obtenir ce résultat, il suffit, en effet, d'appliquer au tube ou à l'outillage pesant, coque, défilé et compliqué que vous savez, d'une armature extrêmement légère, en fonte grossière, en aluminium ou même en bois, une insérieuse échafaudage mobile sur un chariot, et dont le seul rôle consiste à orienter le projectile à droite, à gauche, en haut, en bas, dans la direction voulue. Cette armature n'est pas un canon, ce n'est pas un engin de lancement; c'est un simple support de pointage.

Tout cela, on le savait avant M. Turpin, mais l'originalité de l'invention consistait à assurer à la fusée la rectitude du vol et la stabilité dans l'espace en lui imprimant, avant de la lancer, un très vil mouvement de rotation.

On sait, en effet, qu'un corps solide qui tourne rapidement sur son axe reste absolument parallèle à lui-même, dans une direction invariable, tant que la vitesse de rotation demeure constante. C'est ainsi que le gyroscope peut rester, tant qu'il tourne, suspendu en porte à faux; c'est ainsi que la terre conserve son inclinaison sur le plan de l'écliptique en valant autour du soleil; c'est ainsi que les obus, auxquels les rayures intérieures du canon ont imprimé un mouvement de tiro bouchon, vont tout droit, la pointe en avant, leur petit bonhomme de chemin, au lieu de procéder par culbutes successives.

Une fusée qui tournerait très vite sur elle-même ne saurait manquer, en vertu du même principe, de marcher droit.

Or, rien n'est plus facile que de faire tourner une fusée aussi rapidement qu'on le désire. Il suffit de la mettre en relation avec un moteur quelconque — un dynamo par exemple — tournant lui-même avec une très grande vitesse comme il n'en manque pas, des modèles les plus divers dans l'industrie, et mis en relation directe avec la fusée — la baguette, si l'on préfère — de la fusée. On peut même parfaitement concevoir un dispositif automatique mettant la fusée à la fusée et lui donnant l'essor juste au moment où la vitesse de rotation préalablement calculée aura été atteinte.

Dès lors, ce singulier projectile, dont le calibre est illimité, pourra être lancé aussi loin et avec autant de précision que n'importe lequel de nos projectiles actuels. Avec cette différence, toutefois, antérieurement à l'avantage du nouveau système, que le recul sera supprimé et que le poids utile, c'est-à-dire le poids du projectile — ce qui détruit et ce qui tue — sera augmenté de tout ce qu'aura perdu le poids

mort, c'est-à-dire le poids du canon. Avec cette différence encore, non moins favorable, que la fusée — dont la carabine de tir, assurée par la rotation, n'aura rien à envier à la carabine de tir assurée par les rayures de la pièce, des obus et boulets d'aujourd'hui — ne perdra pas en route de sa vitesse initiale, puisque la charge progressive qu'elle emporte avec elle ne cesse, en se défilant au fur et à mesure, de lui imprimer par derrière de nouvelles poussées successives jusqu'à combustion complète.

Tel est, à traits rapides, et sommaires, le schéma de la nouvelle artillerie, supérieurement légère et maniable, que M. Turpin propose pour la guerre sur mer, pour la protection des côtes et pour l'attaque et la défense des places, c'est-à-dire dans toutes les circonstances où il y a lieu de se servir de batteries fixes. En ce qui concerne l'artillerie de campagne et les batteries volantes, qui s'accommodent mal de l'obligation d'être flanquées d'un moteur plus ou moins encombrant destiné à assurer la mise en rotation des projectiles, M. Turpin propose un autre procédé, sur lequel, ainsi que je l'ai déjà donné quelquefois à entendre, il convient peut-être de faire quelques réserves, au moins jusqu'à ce qu'il ait passé par le criblé de l'expérience.

M. Turpin croit qu'il suffirait de munir la culotte de la fusée d'un hélice intérieur pour que cette manière de gouvernail se mettant à tourner sous les coups de fouet répétés de l'échappement des gaz, absolument comme tournent ces petites ventilateurs à ailettes qu'on met en haut des verres de lampes, la rotation des projectiles, parlant sa précision, fussent assurées.

L'idée sans doute, est fort ingénieuse; reste à savoir si l'on serait aussi facile de la faire passer dans la réalité pratique. Les plus sceptiques, en tout cas, devront reconnaître que l'épreuve valait, à tout le moins, la peine d'être tentée.

Quant au reste du projet, il comporte visiblement, *a priori*, beaucoup moins d'objections, puisqu'il se compose, à bien prendre, de la juxtaposition de principes déjà connus de instruments déjà expérimentés, dont seule la mise au point définitive — toujours susceptible, il est vrai de surprises et d'écarts de toute espèce — est encore à vérifier.

Il est trop tard, au surplus, et la nouvelle de la regrettable divulgation des brevets de M. Turpin nous prend trop court pour qu'il nous soit possible d'étudier à fond une question technique aussi délicate et compliquée de manières, à la lettre, dans son ensemble et dans ses détails, à la portée des profanes assez intéressés, cependant, dans l'affaire, puisqu'ils sont la chair à canon. Mais nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir.

EMILE GAUTIER.

LE VICE-AMIRAL GERVAIS

ET LES PETITS BLEUS

Voici notre Jason qui vient prendre congé de nous, dit l'empereur Eugénie en tendant sa main mignonne au capitaine Jacques dit Lapierre, appelé à commander un navire de guerre en l'honneur pour un voyage de circonstance.

— Je réclame une mèche de la toison d'or, s'écria Marion, la plus éblouissante et la plus enjouée des demoiselles d'honneur.

— Vous l'entendez, commandant?

— S'il le fallait, répondit le capitaine Jacques avec le flegme d'un vieux loup de mer.

— Je ne serai pas aussi exigeant, reprit l'impératrice. Je vous demanderai des oranges de Taïti, dont nous avons besoin, et si elles ne paraissent pas divines.

— Parbleu, des oranges du paradis terrestre, ajouta la reine d'Anjou.

— Vos desirs sont des ordres et mon honneur est d'obéir.

Cela dit, le capitaine Jacques d'opéra un baiser sur les doigts roses de la souveraine qui accueillit cet hommage du vieux marin avec son beau sourire d'archange palan.

Le commandant Jacques partit et sa traversée fut si heureuse et surtout si rapide, qu'il rapporta à l'impératrice des oranges de Taïti, avec encore, sur leur cuirasse dorée, la fraîcheur et l'arôme des fruits cueillis, le matin même, au lever de l'aurore.

Cette course vertigineuse autour du globe, dont le vaillant capitaine Jacques se montrait justement fier, fut accomplie avec plus de rapidité encore par le capitaine Gervais, commandant la *Garonne*; et si la renommée n'emboucha pas sa trompette sonore, c'est sans doute parce que son programme ne comprenait pas une fantaisie de haute et noble dame à satisfaire.

Dépendant, après ce merveilleux exploit, le gouvernement lui confia le commandement du *Bourayne* et la direction d'un voyage d'études sur la côte orientale d'Afrique.

Durant cette longue campagne, l'esprit tendu vers l'objet de sa mission, le commandant Gervais déploya la puissance de travail, la constance au labeur d'un bénédictin.

Il amassa des documents, colligea des études, recueillit des observations auxquelles le monde savant et les hommes du gouvernement firent un accueil des plus flatteurs. Par son savoir et son ardent désir d'en étendre constamment les limites, cet officier, des débuts de sa carrière s'était donc, de lui-même, classé parmi les hommes destinés à des œuvres d'une haute portée militaire et scientifique.

Il en donna bientôt une preuve éclatante, en accomplissant avec succès une de ces entreprises hardies qui exigent une connaissance absolue du métier de marin et aussi un cœur bardé d'un triple airain, inaccessible à la crainte, calme devant les plus grands périls.

Le capitaine Gervais était alors embarqué sur un des navires de la station des mers du Sud. Dans le groupe composant l'escadron se trouvait la *Triomphante*, corvette cuirassée de 1ère classe et les dragues avaient fait inopie à la navigation. Un jour, ces deux navires, faisant eau de tous bords, la pauvre, réfugiée dans les eaux calmes de Callao, y jouissait d'une tranquille paix. Mais elle ne pouvait, sans faire aux règles les plus élémentaires de l'honneur national, finir ses jours loin du pays qui avait

été son berceau. L'amiral commandant la station en proposa le commandement à Gervais, avec, pour mission, le rapatriement de l'intéressante invalides.

L'offre fut acceptée comme un ordre et le hardi marin, sans éveiller la moindre crainte au cœur de son équipage, ramena en France la corvette plus triomphante encore ce jour-là qu'elle ne l'avait été dans le cours de sa glorieuse carrière.

Sa conduite, à la fois d'un brave et d'un stoïcien, pendant le siège de Paris, en 1870, fait revivre le souvenir de ces hommes de temps héroïques dont le dévouement absolu à la patrie l'emportait sur tous les autres sentiments humains, et qui furent ainsi l'honneur et la gloire de leur époque.

Après l'affaire de la gare aux Hautes, où sa bonne attitude avait fortement impressionné ses chefs et ses inférieurs; après Champigny où, à la tête de six compagnies de marins, il combattit en héros, le gouvernement militaire, le chargea d'aller détruire une batterie allemande établie dans le voisinage du fort d'Issy. Sa mère était mourante à Paris. Arraché à la suprême consolation de fermer les yeux dans un dernier baiser, à celle qui faisait l'objet de son culte et dont il était l'unique amour, il partit. Triste était son âme, en songeant aux deux agonisantes adorées: sa mère et sa patrie. Mais bientôt son cœur s'éleva à la hauteur du sacrifice que ses chefs lui demandent et son âme reprend sa sérénité.

Il réunit ses officiers; il leur donna ses instructions minutieuses, détaillées; indiquant sur la carte le rayon d'action dans lequel chacun devra opérer, et tous admirant la clarté et la netteté de ses ordres et le calme de ses résolutions.

La nuit est obscure; de grands nuages sombres courent au ciel et, à travers leurs déchirures, des cônes lumineux d'étoiles passent et, aussi, par moments, la pâle clarté de la lune, et alors, les grands arbres sans feuilles, mais ourlés de givre, et des allures troublantes, fantastiques: une eau-forte de Doré.

« Travers la forêt, sur le sol détrempé, trois cents jeunes hommes, sous la conduite d'un jeune chef, vont silencieusement. Ils marchent à la mort, mais calmes sont leurs visages. Qu'importe, si de leur sang versé doit renaitre la patrie glorieuse et honorée, comme jadis aux heures glorieuses de l'histoire.

Par moments, dans l'air vibre un sifflement, simulé un cri d'oiseau de nuit, mais dominant un ordre, disant un commandement.

L'on arrive, trouvant la vigilance des avant-gardes ennemies, et c'est, à ce moment-là, que la batterie que Gervais jeta son cri: « En avant! » Alors, comme une trombe humaine, les petits bleus se précipitent à la baïonnette sur les artilleurs barbares, qui, troublés, éperonnés par l'audace et l'impétuosité des assaillants, fuient de tous les bords. Tous eussent été égorgés, tant la fureur du carnage dévorait les marins, si leur commandant, aussi généreux qu'intrépide, n'eût déclaré secrets les prisonniers.

Un général du génie se refusait à croire à un succès si grand et si promptement obtenu. Il voulait voir la place où le combat s'était livré. Gervais rappela alors ses compagnons, faisant sonner la marche en avant; mais le général s'opposa à une nouvelle tentative qui pourrait devenir désastreuse, car le jour se faisait et sur la neige qui tapissait le sol, la petite troupe laissait une note sombre, servant de but aux tir des Prussiens irrités.

LA SINE.

MADAGASCAR

Voici un livre qui vient à son heure. M. Marlineau, au moment où la question de Madagascar est à la veille de se dénouer par les armes, publie un volume chez Flammarion un résumé de ce qu'il en sait et de ce qu'il a vu à Madagascar.

Il examine d'abord la question historique dans trois chapitres, les origines (22 pages), le traité de 1855 (26), la convention de 1893 (52).

Il étudie dans un chapitre de 23 pages les concessions cette question dont on parle tant et qui est un peu le nœud de toutes les difficultés. Puis il examine le pays (26 pages), les habitants (31), le gouvernement (26), l'administration (36), l'armée (36), les missions (18), le commerce (16).

Ses conclusions sont pour une annexion, mais pour un protectorat effectif — nous dirons pour plusieurs protectorats effectifs, car il faut détruire la prépondérance de la race hova.

M. Marlineau croit à la possibilité de créer, dans une partie de Madagascar, une colonie de peuplement européen. Non sans raison, il croit que le capital doit devancer la main-d'œuvre. Mais il y a à redouter les scandales tripiégers, heureusement ignorés, que commettent les détenteurs de faveurs dans l'administration coloniale. Les fonctionnaires qui peuvent concéder, sans contrôle, des monopoles, des souverainetés sur des milliers de kilomètres carrés, ont trop souvent commis... mettons des légèretés. Et les ministères les ont toujours couverts. Il y aura donc lieu, au moment prochain de notre établissement à Madagascar, de veiller à ce que semblables faits ne se renouvellent pas. Il est à noter que ces abus ne se sont pas commis en Tunisie. Il est vrai que la Tunisie est sous la tutelle du ministère des affaires étrangères. Mais il est question de la rattacher au ministère des colonies. En cherchant bien, on trouverait dans l'Appréciation avec laquelle les Colonies réclament les pays de protectorat, autre chose qu'une question d'amour-propre.

CARNE LIQUIDA

(VIANDE LIQUIDE)

Extracto Liquido

PREPARADO Y PEPTONIZADO
DEL
DOCTOR VALDEZ GARCIA
FABRICADO
POR:
JULIEN Y VALEZ GARCIA
EN MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)
Calle URUGUAY N.º 175



EN VENTA
EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL EXTRANJERO
G. Ortuño, Cangallo 1060, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 3420, New York.
Gregorio Ortuño, Piazza Campello, 8
Genova.
J. Michel, V. Elisabeth, Vesinet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
G. y G., G. y G.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

HOTEL DE PROVENCE

TENUE PAR

Auguste Gebelin

GRANDES COMMODITÉS POUR VOYAGEURS
On prend des pensionnaires à prix très mo-
dérés.

Nourriture et logement 1 plastro 20 par
jour.
Salons pour familles—On porte à domi-
cile.

A côté du Palais du gouvernement, à portée
de tous les tramways, près du Théâtre Solis.
CALLE DE LA 148 150, 152 ET 154

LA REVOLUCION ECONOMICA SASTRERIA

EGIDIO INTRAZZI

La maison vient de recevoir un grand assorti-
ment de draps bien choisis pour la saison d'é-
té. Elle confectionne des costumes sur mesure
depuis le prix de 12, 14, 15, 16 et 18 piastres
chaque costume complet.

235--CALLE RINCON--240
(Entre Juncal et Cerro)
MONTEVIDEO

Aviso al Público

AL PROGRESO DE PARIS

De FRANCISCO VALENTE, A. NAVARRETTI, B. T.
Gran taller mecánico, y puli-
mento a vapor, casa única en el
país por la economía y la com-
petencia en los trabajos signifi-
cativos.

Renovación de bronce de arte
antiguos y modernos, adorno-
es de sala, alfombras de gas y de pa-
nos, camas de bronce, doradas,
plateadas, nikelas, al galvanio
plástico y otros sistemas de adorno
especial sobre todo a meta-
les, composuras de lamparas,
de todas clases y sistemas, loza,
cristales, colaciones y composi-
turas de campanas eléctricas, se-
ñales, platos, nikelas bronceas y
oxidadas sobre todo metales en los
colores d'arte, se retocan es-
tatuas de metal de terracota de
jardines como arte de fabrica-
ción especial para dotar a pa-
car ornamentos de iglesia.

Advertencia

Todo trabajo que se reciba la casa se firma el plato de
mesa para su control, y pasado dicho tiempo no se aten-
dera reclamo alguno.

Casa Principal: 18 de Julio
núm. 464

Sucursal: Calle Colonia 101. Teléfono La
Cooperativa 455 y 550.

Marie Lopez

Domicilio rue MALDONADO 257
(achetouse d'articles de mode). Est prié e
de passer pour affaire qui la concierne rue
San José 100b ou Sarandí 257. Maisons
de modes et nouveautés pour chapeaux
et capotes de dames et enfants. Confec-
tion et réparation, à la maison mère:

APARICION DE LA MODA
SAN JOSÉ 100B
J. S. Gontharet.

Restaurant du Panier Fleuri

237--JUNCAL--237
TENUE PAR MME. GRACIANA INCHAURICETA
Déjeuner à prix fixe 4 réaux.
Dîner 4
A la carte 6 centésimos [six sous]
le plat.

WILLIAM MEIKLE Y CA.

64--CERRO LARGO 64--MONTEVIDEO

Grandes depósitos de instrumentos

DE AGRICULTURA

SEGADORA ATADORA DE HORNSBY

La Trilladora y Motor Hornsby

INTRODUCTORES DE: Fierros de todas clases, para
herreros, carpinteros, etc. etc. como tambien
trantes y vigas de fierro para construcciones
Azulejos, Inodoros, tierra romana, etc.

Alambre para cercos, de acero y de fierro patentado y media patentado—Alambre galvanizado
para telégrafos—Estiradores y piques de fierro. Fierro galvanizado para techos, idem liso.
Zinc de todos los números.—Caballetes, tornillos, clavos y rosetas galvanizadas—Planchas de to-
das clases.—Hojas laterales de todas clases y tamaños.—Ollas de tres pies, ollas y cacerolas estaña-
das.—Moldes sencillos, reforzados y remachados.—Loza piedra labrada.—Porcelana, vidriera y
cristalería.—Cenizas de soda.—Soda cáustica y variado surtido de artículos
Únicos agentes en el Uruguay de las máquinas y gr. colas, industriales, etc. etc.
Hornsby y Sons de Grantham, Inglaterra.
Portland marca legítima CORDILLO.

LOS POLVOS DE FISON para bañar las ovejas, dan
brillo y mejoran la lana, pueden ser usados en verano ó en
invierno.

AUX VITICULTEURS

Greffez vos vignes sur Riparias ou Riparias seul moyen efficace contre le Phylloxera. La ferme Giot à Colon-
possède 20 hectares de vignes mères et une grande quantité de ces espèces les plus pures et les plus résistan-
tes au Phylloxera, et peut disposer d'un million (1.000.000) de plants pour la saison prochaine.
On peut visiter les plantations, et se rendre compte des avantages qu'offre en achetant ici, des plantes
saines et fraîches, sans que l'on perde aucun, l'une pureté garantie et le meilleur compte que celles d'Europe.
A 20 le mille pour les plants en racine.
A 12 le mille pour les sarments.

Renovación de bronce de arte
antiguos y modernos, adorno-
es de sala, alfombras de gas y de pa-
nos, camas de bronce, doradas,
plateadas, nikelas, al galvanio
plástico y otros sistemas de adorno
especial sobre todo a meta-
les, composuras de lamparas,
de todas clases y sistemas, loza,
cristales, colaciones y composi-
turas de campanas eléctricas, se-
ñales, platos, nikelas bronceas y
oxidadas sobre todo metales en los
colores d'arte, se retocan es-
tatuas de metal de terracota de
jardines como arte de fabrica-
ción especial para dotar a pa-
car ornamentos de iglesia.

LEGATION DE FRANCE

LISTE DES PERSONNES de nationalité ou d'or-
gine française QUI AURAIENT INTÉRÊT À RE-
VOIR OU À FOURNIR DES RENSEIGNEMENTS à la Lé-
gation.

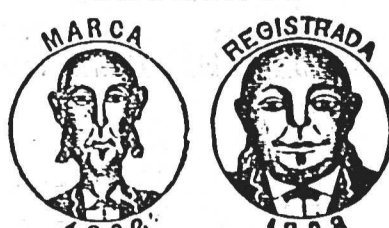
Mon eideo, Novembre 9 1891.

Audap (Pierre).—Autchisky.
Beaupuy frères.—Bourdel (Pierre).—Berard
(André Alexandre).—Benavides (Victor).
C. Gini (Pierre).—Costé (Marie).—Cazassus
(Lucien Libe).—Cobissens (Poumarou J.)
Caumont (F.)
Dupuy (Girons).—Dugenne (Alexandre Eug-
en).—Dautier (Emile Amédée).—Doat (Jean
Baptiste).
Ecutary (Joseph).—Erdzaintey Etchart
(Jean).—Etchebarne (P.)
Frère (Eugène).
Gase (Jean François).
Hél (Félicienne Emile).—Haramburu.
Jacquet (Emile).
Keromes (François).
Lous (Laurent).—Llave (Désiré Martin).
Larrey (Eugène).—Lamothé Mm. née Agathe
Pouilly.—Laffargue (P. Lix).—Lacoste (Pierre).
Noël Mm. —Nogaro (André).
Oger (Gustave Ferdinand).
Palet (Charles).
Rey (Pierre).—Reginensi (Joseph Félix).
Rollin (Melanie).—Rousseau (Aimée épouse
Rossignol).—Rouillon (Auguste).
Saubiran (Mlle).—Santurio (Marcelino).
Taillade (Jean Baptiste).—Thouin (Josi-
phine).

A. B. Saint Chaffray,
Ministre de France.

Manuel R. Alonso ESCRIBANO
Calle 18 de Julio n.º 71 (altos)

VERMOUTH ANTI ANÉMICO URUGUAYO



Del doctor Ochoa

COMPUESTO DE EXTRACTO DE CARNE, JUGO DE UVA
QUINA, CANELA, NARANJA Y VALERIANA—CON
PRIVILEGIO EXCLUSIVO DEL SUPERIOR GO-
BIERNO.

Es incomparable a la leche y coñac
después del baño y antes de cada comi-
da; sobre todo para las señoras y niños.
Una copa de los usuales para el Opor-
to contiene mas de sesenta gramos de
carne.

El prospecto que cada botella lleva, in-
dica sus virtudes.

Se vende en los establecimientos bal-
nearios y principales farmacias. Depósi-
to general Laguno Hermanos calle Rin-
con núm. 173 y Damarchi Parodi y Cia
Cerro 271.

Le Docteur Baena

A transferé son cabinet de consultation à la
calle Sarandí núm. 210—Heures de 1 à 3 p.

P. S. N. C.

PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY

Línea quincenal de vapores entre Liverpool; Rio
de la Plata y el Pacifico

Salidas sujetas a modificación

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

ORELLANA

Capitan: H. W. HAYES

Saldrá el 20 de Diciembre de 1891

Para Rio Janeiro, Lisboa,

VIGO,

La Pallice, (La Rochelle

Plymouth y Liverpool

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES

PASAJES A VIGO EN 3ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros

EN TODAS LAS CLASES

Durante la estacion de cuarentena para las procedencias del Brasil, la compañía
despachará mensualmente un vapor directamente desde Europa para el Rio de la
Plata.

La Compañía expide pasajes para:

Vigo,
Carril,
Coruña,
Ferrol.

Rivadeo,
Gijón,
Santander,
Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y
provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON SONS Y Ca. LIMITED

AGENTES EN

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 214

BUENOS AIRES

Reconquista 365

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San

Vicente C. V.

Banque Française--L. B. Supervielle

232--RUE 25 DE MAYO--234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309--311

La Banque émet des traites à terme, à vue et télégraphiques; sur toutes les places d'Europe.

Sur Buenos Ayres, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.

Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie,

et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentins,

Brésiliens, Français, Anglais et de la Banque Nationale

LA BANQUE: Rmet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds, publics, titres e

cédés, etc., et les reçoit en dépôt pour l'encaissement des coupons et dividendes,

fait des avances sur tous les fonds cotés à la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE

Montevideo et Buenos Aires

Achat et vente d'or et de titres

Palements et encaissements sur les deux places

Et toutes opérations de Banque

La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. a 11

du matin.

GRANDS VINS DE CHAPAMGNE

VICTOR TUOT & Co

REIMS

Unicos representantes en las Repúblicas Oriental

y Argentina, A. Beduchaud é hijos, calle Ciudadela

esquina Paraná. Depósito para venta por Mayor y

Menor, PABLO BEISSO, calle Uruguay números

16 y 18.

JULES MARY 99

LES ENFANTS MARTYRS

PREMIERE PARTIE

La Maison des Angolaises

—Qu'est-ce qu'il y a fait Criquelet.
—Viens toujours. Nous sommes encore trop
près.

—Un nouveau danger?

—Non.

Quand ils furent assez loin du hangar pour
ne pas être entendus par Borouille s'il venait
à se réveiller.

—Mon Criquelet, dit Charlot, tu sais que je
t'aime beaucoup.

—Oui.

—Après Bertine, c'est toi que j'aime le
mieux au monde. Et après toi, c'est Papillon.

—Moi aussi, j'ai beaucoup d'affection pour
vous deux.

—Et bien, tu me rends triste, mon Criquelet.

—Pourquoi, Charlot?

—Je crains que tu ne deviennes un mauvais

garçon pareil à Borouille.

—Il est si rigolo, Borouille.

—Tout ce qu'il fait est mal.

—Mais Charlot, toi-même tu as volé des pou-
les? Et tu nous as accompagnés à la villa?

—C'est vrai et je m'en repens. Et je ne re-
commencerai plus de ma vie, tu peux en être
certain. Et si je pouvais réparer le mal que
j'ai fait, je le réparerais tout de suite. Alors,
mon bon Criquelet, je t'ai fait venir pour te de-
mander si tu veux rester avec Borouille.

—Mais toi, Charlot?

—Nous deux, nous fuyons.

Criquelet resta interdit.

Il croyait que Charlot ne mollirait pas à exé-
cution la menace qu'il avait faite à Borouille,
qu'il ne le quitterait pas.

—Mais qu'est ce que vous allez faire?

—Nous ne savons pas.

—Qu'est-ce que vous allez devenir?

—Nous chercherons à nous employer. A la
grâce de Dieu! Et maintenant, mon bon Cri-
quet, nous avons pensé que toi non plus tu ne

voudrais devenir ni un voleur ni un assassin, et
que tu nous suivrais. Choisis Criquelet...

—L'infirme se grata l'oreille, évidemment indé-
cis. Charlot soupira.

Il avait cru que Criquelet se jeterait dans ses
bras et dirait:

—Oui, oui, partons! partons!

Il était douloureusement surpris et son cœur
se serra.

—C'est bien, dit-il, tu préfères Borouille.

—Il est si rigolo murmura Criquelet.

—Alors, adieu pour toujours! Nous ne nous
reverrons plus!

—Adieu? Mais non, mais non, mon Char-
lot?

—Tu ne veux pas nous quitter?

—Mais non, je ne veux pas.

—Alors, viens!

—Oui, allons, tu as raison... Je ne suis pas
un voleur, moi, ni un assassin. Et il est si rigolo,
ce Borouille qu'il m'aurait jeté de mauvais-
es affaires sur le dos...

Et délibérément:

—Je vais avec toi, Charlot.

Charlot se mit à pleurer de joie.

—J'ai retrouvé mon Criquelet, murmura-t-il,
j'ai retrouvé mon Criquelet

Ils n'avaient pas de bagages à emporter.

Par conséquent, ils n'avaient pas à rentrer au
hangar. Ils partirent dès que Criquelet eut lui-
même réglé son compte avec le briquetier.

Ils n'avaient garde de suivre le petit sentier
des bords de la rivière par où tout à l'heure ils
avaient vu passer les gendarmes. Ceux-ci pou-
vaient revenir, ayant terminé leur enquête et,
frappés par quelques indices, qui sait s'ils
n'adresseraient pas aux jeunes gens des ques-
tions indiscrètes? Un détail insignifiant pouvait
les trahir. Les gens de la villa avaient serré de
près Bertine et Charlot dans leur poursuite. Ils
auraient raconté cela aux gendarmes. Ceux-ci
savaient déjà qu'une jeune fille faisait partie de
la bande qui avait pillé le château. Leur atten-
tion serait mise en éveil par la rencontre de
Bertine. Il fallait donc éviter cette rencontre à
tout prix.

Ils gagnèrent la route, suivirent pendant un
kilomètre ou deux, puis ils prirent un chemin
vicinal, sans même s'informer où ce chemin
les conduirait.

Pour eux, le plus pressé était de s'éloigner
de ce pays, afin que personne ne s'y occupât
plus d'eux.

Papillon semblait enchanté de ce remettre

en voyage. Il allait et venait autour d'eux,
sans jamais s'arrêter, faisant des courses à
travers les jeunes moissons, puis revenait, en
frétilant la queue, se moule gravement entre
Charlot et Bertine.

Ils marchèrent ainsi sans s'arrêter jusqu'au
moment où ils virent que le soleil était au-des-
sus d'eux. Il était alors midi.

Da reste, ils n'avaient pas besoin de cette in-
dication pour savoir qu'ils étaient au milieu du
jour. Leur estomac criait famine.

Criquelet était resté silencieux depuis le dé-
part.

Il marchait derrière Charlot et Bertine. De
temps en temps Charlot se retournait vers lui,
souriait et lui adressait une bonne parole.

Criquelet souriait à son tour et répondait.

Et c'était tout. Mais l'infirme était préoccupé;
cela se devinait.

Ce que Charlot ne pouvait voir, c'est que de-
puis qu'ils avaient quitté le hangar, Criquelet
avait jeté bien des fois les yeux en arrière, dans
la direction de la Venée, là où il savait que Bo-
rouille dormait encore.

A quoi pensait-il?

(A suivre.)